

Le bienheureux Raphaël Arnáiz (2)

QUELQUES CLÉS DE SON EXPÉRIENCE SPIRITUELLE*

2. Niveau christologique : la science de la Croix

Nous abordons maintenant le second niveau de l'expérience religieuse de Raphaël, le niveau christologique, en lequel l'amour archétypique rencontre la Croix et en prend peu à peu la forme jusqu'à devenir « amour eucharistique¹ ». Apprentissage douloureux qui mettra à l'épreuve toutes les valeurs. Purification profonde qui fera disparaître toute trace d'*ego* pour n'être plus que pure générosité de l'amour crucifié, oblation et don de soi pour toutes les situations de crucifixion du monde.

Nous voyons en cette « eucharistisation » de l'amour l'expression la plus haute de l'expérience religieuse de Raphaël. Les autres éléments de sa spiritualité viendront s'y intégrer : le désir archétypique, la place de Marie, l'amour des créatures, toute sa réflexion sur le sens de la souffrance vécue dans la foi et le combat spirituel avec les clés ascétiques qu'il connaît et pratique². La croix, la croix chrétienne est l'union de tous les contraires à commencer par celle de l'*éros* et l'*agapè*. Aussi lorsque son désir de Dieu se fait plus ardent, plus ardent devient son désir de s'immoler pour les autres. Désir de Dieu et désir de se donner aux autres ne sont plus que les deux aspects d'une même énergie, d'un même soupir, d'une même flamme. Ses derniers écrits montrent bien comment cette fusion est alors pleinement réalisée :

* La première partie de cet article a paru dans le premier numéro de 2005 ; nous y avons vu le premier niveau de l'expérience religieuse de Raphaël (NdIR).

¹ OC, 200, 1029. Il n'utilise qu'une seule fois cette expression, à la fin de sa vie, à propos de l'eucharistie. Ce terme-ci, par contre, plus moderne, il ne l'utilise jamais. Il parle toujours de « Messe » ou de « Sainte Messe ».

² Cf. l'article précédent.

Je voudrais que ma vie ne soit qu'un unique acte d'amour..., un long soupir de désir de Toi. Je voudrais que ma pauvre vie malade soit une flamme où... tous les sacrifices, toutes les douleurs, tous les renoncements, toutes les solitudes, se consomment d'amour³.

On dirait que le désir de Dieu trouve en la croix un miroir sur lequel se modeler pour apprendre à aimer à la manière divine, laquelle finalement s'avérera être la manière d'aimer la plus authentiquement humaine. La croix est une école pour l'amour archétypique : « la divine école de la croix⁴ », donnée pour apprendre une science ou connaissance spirituelle, plus existentielle qu'intellectuelle, appelée science de l'amour, science de la charité, science de la vie du Christ⁵. De cette école, Raphaël fut un élève remarquable.

Le premier texte important à ce sujet se trouve dans la dédicace de son opuscule *Mi Cuaderno*, écrit en la maturité de sa vocation et adressé à son frère Léopold. Il y trace les grandes lignes de sa science de la croix et nous y offre en plus une magnifique définition de la croix du Christ, sous l'angle de l'amour et comme source d'un savoir qui n'a rien à voir avec la science que procurent les livres :

Si le monde savait tout ce qu'on apprend au pied de la croix... Si le monde savait que toute la théologie, toute la mystique et l'ascétique, toute la philosophie écrite au cours de mille années ne servent à rien si on ne médite et n'étudie au pied de la croix du Christ... Si le monde savait que toute la science ne sert à rien et ne mène à rien si elle ne conduit pas à la parfaite connaissance de Dieu et de soi-même. On parvient à cette connaissance en se tenant devant cette croix sur laquelle Dieu est mort... À ses pieds, et, sans bruit de paroles, on en vient à voir l'Amour infini cloué sur le bois... À ses pieds, on apprend à aimer le Christ, à mépriser le monde et à se connaître soi-même...

Crois-moi, c'est pour toi que j'écris... c'est dans le rien et la simplicité de la Croix que tu trouveras la solution aux problèmes difficiles à résoudre. Il n'est rien de difficile pour l'esprit quand il navigue dans l'immense vallée de l'humilité, et l'humilité naît aux pieds d'un Dieu cloué au gibet. Je ne sais rien, ou très peu de choses, mais c'est là que je les ai apprises⁶.

La croix est donc l'expression de l'Amour : de l'*Amour infini cloué sur le bois*. C'est là sa définition. Voilà la leçon qu'elle donne

³ OC, *Ibidem*.

⁴ OC, 203, 1048.

⁵ OC, 128, 642 pour l'amour ; OC, 184, 929 pour la charité ; OC, 162, 781 pour la vie du Christ.

⁶ OC, 158, 752-753.

et la science qu'elle enseigne. C'est pourquoi, il dira jusqu'à la fin de sa vie :

C'est dans la croix que j'ai appris le peu que je sais... C'est dans la croix que j'ai toujours fait ma prière et mes méditations... en réalité, je ne connais pas de meilleur endroit et ne parviens pas à en trouver⁷.

C'est ainsi, en regardant et contemplant la douleur de l'Amour qu'il prendra les décisions fondamentales de sa vie et « christifiera » son amour de créature. Même si la croix suppose une profonde souffrance, comme elle l'est pour le Christ, elle est surtout une question d'amour. Cette dialectique entre les deux aspects, souffrance et amour, inhérente au mystère de la croix, est constante dans les combats intérieurs et les réflexions de Raphaël.

– *Conscience oblativ*e

L'apparition de la maladie, quatre mois après son entrée au noviciat, a donné un tour décisif à sa vie, balayant d'un coup son rêve monastique et l'obligeant à repenser son avenir et le sens même de sa vocation. Raphaël en est bien conscient et dès le début reconnaîtra en tout cela l'invisible pédagogie divine. En repensant, trois ans plus tard, à la douloureuse épreuve qui l'avait alors plongé dans la première grande crise de sa vie, il parlera de lui-même comme d'une « pauvre âme » dont « Dieu, dans son infinie bonté, avait coupé les ailes » et renversé les rêves romantiques, « il lui avait changé tout le paysage et lui avait envoyé la croix⁸ ». Ce n'est donc pas lui qui a cherché la croix, mais bien la croix qui l'a cherché, en ajoutant la douleur à l'amour, d'abord comme son contraire, pour ensuite fondre les deux dans l'unité de l'Amour crucifié.

L'apparition subite et violente du diabète l'oblige à quitter précipitamment le monastère pour entreprendre un traitement à l'insuline⁹. Il restera un an et demi en convalescence en famille, séjour décisif sous bien des angles pour son avenir. La détérioration physique de son organisme entraîne une crise psychologique et

⁷ OC, 203, 1048.

⁸ OC, 176, 859.

⁹ Il est atteint de diabète en 1934. Les premières expérimentations de traitement, réalisées par les canadiens Banting et Best, datent de 1921. Jusque là mortelle, la maladie devient chronique grâce à l'insuline qui sauvera des milliers de vies. En 1934 cependant, la recherche en est encore à ses débuts et les technologies actuelles pour contrôler le glucose et les variations du sucre, en partie par le malade lui-même, n'existent pas. Nous ne pouvons guère, aujourd'hui, nous rendre compte de l'héroïcité que représente le retour de Raphaël au monastère. Cf. C. ASPAS SANCHO, « El Hermano Rafael : Su enfermedad y su tesoro », in *Boletín informativo del B. Rafael*, 41, enero-marzo 2004, n° 157.

spirituelle¹⁰, car il comprend que la maladie est incurable et donc que se ferment pour lui les portes d'une vie commencée avec tant de joie, qu'il avait tant idéalisée et à laquelle il s'était identifié à l'extrême comme le révèlent ses écrits à sa famille antérieurs à l'apparition du diabète.

Heureusement, son confesseur, le père Théophile Sandoval lui suggérant l'idée d'oblature¹¹, les portes ne se referment pas complètement et une lueur d'espérance brille à nouveau : il sera oblat, non seulement du point de vue canonique mais encore spirituellement. C'est ainsi qu'il se met à relire sa vocation avec cette clé de l'oblature, superposée à la vocation initiale qui l'avait conduit au monastère selon les « impulsions » de son cœur et son désir ardent d'être rempli de Dieu « et rien d'autre¹² ». Dans ses premiers écrits, l'oblature est fondamentalement l'offrande de soi à Dieu dans la vie monastique. Une longue lettre à sa tante María peu avant sa seconde entrée au monastère en témoigne :

Demande toi aussi au Seigneur d'accepter mon offrande. C'est ce que signifie « oblat »... offrande. Ce neveu, ce frère..., a passé, ombre légère, pour t'aider à te rapprocher de Dieu... Sa vocation est celle-là... se vouloir oublié du monde et des créatures..., pour s'offrir à Dieu dans le silence et l'humilité de l'habit d'oblat... Il se veut une offrande à son Dieu mais sans que le monde s'en rende compte... une ombre légère qui traverse la vie en aimant beaucoup Dieu et sans faire de bruit. Aider les âmes du monde entier à aimer Dieu et sans qu'elles le sachent¹³.

Mais il évoluera très rapidement – et surtout dans ses derniers écrits – vers l'offrande de sa vie comme une participation à l'oblature et à l'immolation du Christ pour le monde. Nous indiquons ci-dessous les principaux textes qui l'attestent, à commencer par l'offrande de sa vie qu'il fait, sur le mode christologique de la réparation, dans le contexte crucial de son dernier séjour au monastère :

¹⁰ OC, 82, 278 : « Je viens d'éprouver, écrit-il au maître des novices, un déséquilibre nerveux assez sérieux... je vois que le temps passe et je ne vois pas ce que Dieu veut de moi. » Des mois plus tard, quand il envisage l'alternative de l'oblature, il évoque pour sa tante ces « moments difficiles au sortir de la Trappe, quand je me sentais comme écrasé, vaincu par le monde, et croyais que je n'y tiendrais pas et me voyais même condamné » OC, 97, 364.

¹¹ Cf. J. A. MARTINEZ CAMINO : *Mi Rafael : El P. Teófilo Sandoval, confesor, intérprete y editor del Beato Rafael Arnáiz*, Bilbao 2002.

¹² Il exprime sa première compréhension de sa vocation dans les lettres écrites avant son entrée au monastère, puis dans son petit livre *Apologie du Trappiste*, où il décrit sa vocation monastique en clé d'amour par opposition à la vision romantique et plutôt lugubre du P. Faber, théologien romantique anglais très lu à l'époque. Cf. *Le désir de Dieu...* p. 80s.

¹³ OC, 59, 466-468.

Dimanche de la Quinquagésime. Aujourd'hui, j'ai offert au Seigneur la seule chose qui me restait... la vie... J'ai demandé à la Vierge Marie d'intercéder pour moi auprès de Jésus pour qu'il accepte mon *oblation*. Quelle immense joie si Dieu l'acceptait ! Quelle joie ce serait de mourir pour Jésus ! et que ce soit lui-même qui offre ma vie au Père Éternel, en réparation des péchés du monde, des guerres, des peuples infidèles, pour les prêtres, pour le pape et pour l'Église. Ça m'est égal de pâtir et de souffrir si Jésus accepte mon *oblation*. Je lui ai déjà donné mon cœur... je lui ai donné ma volonté. Maintenant, je lui donne ma vie. Il ne me reste plus qu'à mourir quand il le voudra¹⁴.

Ce texte témoigne de la conscience oblative de Raphaël à l'époque de pleine maturité de sa vocation. Outre les clés spirituelles constitutives de sa culture religieuse depuis son enfance¹⁵, ce sont surtout les circonstances de sa vie lues à la lumière de sa foi qui l'ont conduit jusque là. À l'origine, l'amour ne s'identifiait pas à la Croix, puisque celle-ci n'était pas encore venue à sa rencontre :

Je me souviens que j'étais heureux, très heureux, dans le monde. Des parents chrétiens, le bien-être, la santé et la liberté, tout me souriait. Qui songe à souffrir ?

Mais voici que Dieu a changé le paysage et a joint la douleur à l'amour :

Jésus m'appelle. Solitude et pauvreté, maladie, réclusion sans soleil... Il m'arrache *de force* du monde. Il m'envoie une croix et m'approche de la sienne¹⁶.

Cette croix présente en sa vie est assumée et absorbée par la générosité inconditionnelle de l'amour, avec cette aptitude au sacrifice et à l'oubli de soi qui la caractérise ; elle est transformée en une souffrance vécue en étroite communion à celle du Christ. C'est ainsi qu'il a compris et aimé de façon toujours plus intense l'abîme de générosité et de compassion que la croix renferme : l'Amour infini, cloué sur le bois, qui a voulu s'immoler pour la vie du monde. Et il n'a pas hésité à unir la sienne à l'immolation du Christ :

¹⁴ OC, 208, 1074-1077.

¹⁵ Raphaël puise sa spiritualité d'abord chez les Jésuites où il fait toutes ses études. Ils formeront son esprit tout au long de son cursus scolaire : Marie, le Sacré-Cœur, les *Exercices* de saint Ignace, serviront de fondement à des lectures postérieures sur la théologie de la perfection, saint François de Sales par exemple, sainte Thérèse de Lisieux et surtout saint Jean de la Croix dont on reconnaît l'influence dans ses écrits dès sa première sortie du monastère. À cela s'ajoutera la spiritualité cistercienne vécue alors à la Trappe.

¹⁶ OC, 203, 1049 ; 217, 1125.

*Ma vocation, c'est de souffrir, souffrir en silence pour le monde entier ; m'immoler avec Jésus pour les péchés de mes frères, pour les prêtres, les missionnaires, pour les besoins de l'Église, pour les péchés du monde, les besoins de ma famille, que je veux voir non dans l'abondance de la terre mais très proche de Dieu... Ma vocation, je la comprends et en elle je bénis Dieu quand je l'embrasse de tout cœur*¹⁷.

Ce texte est capital car y apparaît le terme *immolation* associé au sacrifice rédempteur du Christ. À ce moment-là de sa vie notre oblat en est pleinement convaincu, Dieu l'a appelé à participer au mystère de la souffrance pour participer aussi au mystère d'amour qu'est le mystère pascal de Jésus. Dans la croix – la sienne unie à celle du Christ – la souffrance s'intègre au mouvement chrétien de l'amour et participe à la souffrance de celui qui s'est livré pour tous. Raphaël affirme qu'il *comprend* sa vocation, c'est-à-dire qu'il est très conscient de ce qu'il vit et qu'il le vit comme la réponse libre et consciente à ce qu'il sait être un appel du Christ. Loin d'être victime passive des circonstances, il assume en toute liberté l'histoire et le drame de sa vie et en fait une oblation d'amour. C'est ce qui constitue toute la différence entre le sacrifice chrétien et la souffrance non assumée par une liberté seulement victime passive de l'adversité.

Cette immolation ou don de soi ne s'attribue aucun mérite puisque l'oblation de l'amour est vécue dans l'humilité ; chez Raphaël cette humilité est surtout conscience de son propre rien. Quel mérite va revendiquer une humilité qui ne sait tirer gloire de soi ? Ceux qui, à l'exemple de Paul, se glorifient seulement dans la croix du Christ ne revendiquent que le mérite de l'oblation du Christ à laquelle ils se sentent associés. On perçoit là une nouvelle nuance dans l'évolution de la conscience oblatrice de Raphaël où l'on peut distinguer trois niveaux : le premier niveau, celui de sa consécration religieuse sous la forme juridique de l'oblature. Le second : l'offrande de sa vie immolée jointe à l'immolation de Jésus pour le monde. Le troisième : l'offrande au Père de l'oblation unique du Christ, seule porteuse du salut. Cette dernière offrande ne peut se vivre que grâce à l'humilité lucide de qui ne réclame pas à Dieu l'amour en vertu de son propre anéantissement mais en vertu de l'anéantissement du Christ, par qui le Père a aimé et racheté le monde. Prenant Marie pour médiatrice, il écrit :

Notre Dame, j'ai tout donné et s'il me reste encore quelque chose, prends-le et donne-le à Jésus. Je sais bien que même si j'avais mille vies à donner, je ne serais pas digne pour autant de recevoir la

¹⁷ OC, 210, 1091-1092.

moindre bonne pensée de Dieu, mais c'est ma façon de parler... Je sais bien que j'ai tout donné et que cela... n'est rien. Je n'allègue donc pas ce que le monde croit être des mérites pour demander à Jésus un tout petit peu d'amour. Lui le donne à qui et quand il veut. Et puisque mes sacrifices et mes renoncements pour Jésus sont insuffisants..., je t'offre, Notre Dame, quelque chose que tu ne peux rejeter, quelque chose par quoi tu dois m'entendre, quelque chose qui fait que les cieux s'ouvrent et que le Père lui-même regarde avec complaisance... Il s'agit, ô Notre Dame, de la Passion du Christ, ton Fils... C'est le sang du Christ ; c'est la croix sur laquelle est mort le Fils de Dieu. Vierge Marie... vois-tu ? avec la croix, je puis tout¹⁸.

Raphaël écrit ces mots dix-neuf jours avant sa mort. Sa vocation oblatrice atteint ici sa pleine expression dans l'offrande, au-delà de lui-même, de la Passion du Fils par laquelle Dieu a racheté le monde. Existe-t-il meilleure intercession pour le monde que celle qui prie le Christ de ne cesser de se donner à ses créatures, qui lui demande que ne cesse l'oblation de l'Amour infini cloué sur le bois, pour que le salut continue de s'étendre à tous ? Raphaël s'enhardit finalement à demander quelque chose d'analogue pour les derniers jours de son existence temporelle : que ce salut se répande sur tous et que, dans ce don et cette perte de soi auxquels consent le jeune oblat, Dieu déverse le trésor de grâces dont il l'a béni, de telle sorte que lui aussi puisse participer au don même du Christ pour tous les nécessiteux et les mendiants, dont il s'est toujours senti solidaire, d'abord parce que chrétien¹⁹ ensuite à cause de son expérience de la maladie et sa descente dans la vallée de l'humilité et de la pauvreté en esprit :

J'ai tout montré à Jésus (dans la communion) et je lui ai dit : Seigneur, prends-moi et Toi, donne-toi, au monde. Partage ce que tu me donnes à moi... Laisse-moi partager le trésor que j'ai avec les nécessiteux de ce monde... ils sont si nombreux ! Et moi, laisse-moi, pauvre, avec toi... je ne veux que ton amour, ton amitié..., ta compagnie..., accepte-moi, Seigneur, tel que je suis, malade, inutile, distrait et négligent. Et le Seigneur m'a écouté... J'ai senti son amour très au-dedans, très profond... J'ai vu mon immense trésor et j'ai peur de le perdre²⁰.

Ce beau texte exprime une extrême générosité et montre aussi combien la conscience oblatrice de Raphaël est ouverte à l'universalité de l'unique sacrifice rédempteur. *Éros* et *Agapè*, désir ardent et

¹⁸ OC, 221, 1150.

¹⁹ Sa conscience sociale est manifeste dans le fait que, au cours de sa première convalescence hors du monastère, il écrit son *Apologie du Trappiste*, parce qu'il a été impressionné en visitant les quartiers pauvres d'Oviedo où il s'est trouvé affronté au spectacle de la misère. Cf. *El deseo de Dios...* p. 50.

²⁰ OC, 225, 1178.

charité sont une même flamme dans la conscience oblatrice de notre frère. Une même flamme, et il faudrait ajouter une même blessure. Blessure ou souffrance de l'amour, là encore, Raphaël a quelque chose à nous dire.

– *Amour et souffrance*

Dans la croix du Christ, la souffrance humaine et celle de toute la création a été assumée dans le mouvement de l'Amour jusqu'à faire partie d'une oblation. De ce fait, elle ne relève plus de la fatalité mais elle est devenue option de la liberté, expression d'une générosité infinie qui affirme la réalité aimée plutôt que sa propre réalité et va jusqu'au don de la vie.

En cette souffrance oblatrice, l'amour est pur et limpide parce que dépouillé de tout intérêt propre et dépouillé aussi du charme dont il est revêtu quand il jouit de la beauté, de la douceur, de l'union au Bien Aimé. Dans la croix, l'amour paraît être le contraire de lui-même comme c'est le cas dans le Serviteur souffrant, défiguré, sans beauté, sans aimable apparence. Il apparaît être son ombre, dans son côté obscur. Ce fond obscur justement laisse entrevoir d'autres splendeurs qui n'apparaissent pas sur fond lumineux car elles ne se voient que dans l'ombre, comme les étoiles la nuit. Et la première chose qui resplendit dans la croix est un amour dépourvu d'*ego*, c'est-à-dire qui n'est pas possessif, qui ne « consomme » pas le bien aimé. Y resplendit une suprême générosité, une abnégation, un détachement et un total oubli de soi. On y perçoit un amour qui affirme l'aimé, s'offre à lui, s'efface devant lui et se laisse toucher par lui en se faisant vulnérable. Un amour qui ne consume pas la vie, mais la communique en se donnant et en se vidant.

La croix du Christ est passion et donc souffrance. Mais souffrance de Dieu : passion de ce grand Amour dont Dieu nous a aimés alors que nous étions morts par suite de nos péchés²¹. « Amour eucharistique », comme le nomme Raphaël, qui dans l'Incarnation se dépouille de son rang, s'identifie à la passion du monde et qui meurt sur une croix pour inclure ce monde souffrant dans sa propre aliénation d'abord et le réintégrer ensuite dans sa résurrection. La souffrance du Christ n'est pas une souffrance par défaut, mais par générosité et surabondance, car le Christ n'en est pas le captif impuissant, il s'offre librement à elle et librement se laisse affecter par elle. C'est pourquoi sa passion est en même temps sa compassion par laquelle il

²¹ Ep 2, 4-5.

s'immerge en notre passion pour se vider en elle et nous faire participer à sa divinité au cœur même de notre malheur.

Qui intègre sa souffrance personnelle dans celle du Christ et la vit donc en oblation, en offrande, met à mort son *ego* ; il le crucifie. L'issue ne peut en être qu'une résurrection, une personnalité nouvelle. Qui ne l'y intègre pas ne peut pas non plus l'assumer et la croix l'écrase au lieu de le racheter.

La valeur de l'expérience de Raphaël ne tient donc pas à ce qu'il ait souffert ; ni même beaucoup souffert, car la souffrance est inhérente à la condition humaine : nous souffrons tous plus ou moins. Il en est qui ont éprouvé des souffrances physiques et morales bien supérieures aux siennes. Mais combien d'entre eux ont pu donner un sens à leur souffrance ? Combien n'ont été que les victimes impuissantes d'un drame qu'ils n'avaient pas provoqué ? Combien ont découvert dans ces circonstances un sens nouveau à leur existence ? Dans ses premiers écrits, Raphaël dit déjà à sa tante, alors en difficulté : « Toute l'humanité souffre mais il en est très peu qui savent souffrir²². » C'est ce qu'il écrira aussi, des années plus tard, à son oncle Polin quand il aura déjà derrière lui une longue expérience de la souffrance : « Comment ne pas penser à ceux qui souffrent ? Et qui ne souffre pas ? Mais il en est très peu qui souffrent pour Dieu²³. »

Souffrir pour Dieu, tout est là. Une chose est souffrir, sans plus, et une autre vivre sa souffrance en regardant celle du Christ, en vivant sa propre passion comme une participation à la sienne. Si la souffrance peut faire partie de l'amour oblatif, elle fait aussi partie du combat spirituel car son intégration dans la foi christologique et dans le dépouillement de soi de l'amour, ne se fait pas sans lutte ni déchirement. La croix du Christ n'a pas été poésie ni sa souffrance apparence. Il en va de même pour qui intègre librement sa croix personnelle à celle du Seigneur. C'est pour cela que le « savoir souffrir » ou science de la croix comprend une double dimension : celle de l'amour oblatif et « christiforme », mais aussi celle du combat spirituel. Il convient de souligner ici, d'une part, la relation existant entre la souffrance et la consolation que Dieu répand dans l'âme et, d'autre part, sa relation avec la doctrine de l'indifférence ou détachement. Nous développerons un peu ces deux aspects avant de conclure en ajoutant quelques réflexions sur la dimension christologique de la science de la croix.

²² OC, 115, 532.

²³ OC, 185, 948.

1. La souffrance consolée : souffrir en aimant

Depuis l'apparition de sa maladie et son départ de San Isidro, il s'est passé bien des choses dans sa vie et celle de sa famille et Raphaël ne sait que trop ce qu'est souffrir. Les conseils qu'il offre dans sa correspondance avec sa tante Maria reflètent avant tout son expérience personnelle. La clé christologique et la perspective de l'amour y apparaissent nettement : la souffrance, il faut la « sanctifier » en la référant au Christ, elle devient alors un chemin de configuration à lui :

Si l'amour pour Dieu nous unit aux créatures, le fait de porter la croix que le Seigneur a portée nous unit à lui, c'est cela l'important²⁴.

Cette référence christologique va s'approfondir au fur et à mesure que se précisera sa conscience oblatrice, alors encore dépourvue de ce caractère très marqué de participation à la passion et l'immolation du Christ pour le monde qu'elle connaîtra plus tard. Pour le moment, la souffrance est avant tout une réalité négative, un contretemps extérieur, qu'il faut intégrer et sanctifier en la référant à Dieu, au lieu de la vivre seul :

Tu me diras : ma souffrance est humaine et, pour la supporter, j'ai besoin d'un soutien humain. Mais moi je te dis : sanctifie-la par l'amour de Dieu et pour Dieu... Pleure, pleure autant que tu le peux mais au pied de la Croix, et souffre en aimant Dieu²⁵.

C'est de cela qu'il s'agit : *de souffrir en aimant*, ou d'« accompagner » notre souffrance par amour de Dieu, telle qu'il l'exprime ci-dessous :

Celui qui lutte, on l'encourage par des cris. Celui qui languit et se meurt, on l'encourage par des médicaments... mais qui souffre par amour de Dieu ou souffre simplement, comment l'encourager ? On ne l'encourage pas car la souffrance elle-même contient tout ce dont il a besoin ; et si cette souffrance n'est pas seule mais est accompagnée de l'amour de Dieu... alors, que veux-tu de plus ? Si tu entres en agonie pour le Christ, alors le Christ lui-même essuiera tes larmes et portera ta croix. Ne vois-tu pas la délicatesse de Dieu dans tes larmes et ton affliction ? Ne vois-tu pas la grandeur de Dieu dans ta souffrance²⁶ ?

La souffrance porte en soi sa consolation ; elle réside dans la joie et la douceur que le Christ répand dans l'âme qui souffre « à ses pieds », qui provoque en elle un état de triste douceur ou de douce tristesse, source de joie spirituelle. Cette consolation peut surgir de situations diverses mais elle sera de plus en plus liée à la « sainte

²⁴ OC, 28, 228.

²⁵ OC, 115, 532.

²⁶ OC, 115, 532.

componction » et aux larmes spirituelles qui abondent chez Raphaël et occupent une place importante, tant dans son expérience religieuse que dans son affectivité.

Raphaël distingue deux sortes de larmes : celles qu'il appelle « affectives » ou « humaines », de caractère sentimental, signe d'une faiblesse à dépasser, et d'autres, plus intérieures, nées de la componction quand il vient déposer sa pauvreté, sa douleur ou son amour aux pieds du crucifié. Les premières, dit-il, « aigrissent et ne consolent pas ». Les secondes sont ces « gémissements de l'âme » dont il viendra à dire qu'il n'en échangerait pas un seul pour tout l'or du monde²⁷. Avec le temps, le jeune oblat dédiera plus d'éloges encore à ces larmes de componction qui réjouissent le cœur et convertissent la souffrance en source de sentiments spirituels et de bonheur intérieur au cœur des malheurs extérieurs.

À ce second niveau, c'est l'amour surtout qui pleure : le cerf assoiffé de Dieu gémit tout à la fois d'amour et de douleur. Nous touchons là à l'une des fibres les plus intimes de notre frère. La cascade de métaphores que sa riche sensibilité utilise ici en est la preuve évidente : les larmes de componction que Marie recueille et console du haut du ciel sont les perles répandues dans la maison de Dieu pour orner le tabernacle. Elles sont le cadeau qui fait chanter de joie les anges, un baume en cette vie de renoncement continu. Elles sont les doux gémissements du cœur qui « transforment les larmes amères en doux chants et les peines et les déboires de la vie en douces chaînes qui nous unissent à Jésus²⁸ ». Grâce à elles, les épines se transforment en roses et renoncements et sacrifices deviennent faciles et agréables car le cœur distille une douceur qui le dilate et le remplit de foi, d'espérance et surtout de charité²⁹. Les larmes sont la béatitude des pauvres, l'unique trésor de ceux qui n'ont rien, la consolation du Christ, d'un Christ qui nous a aimés à la folie au point de mourir pour nous, un Christ que nous aimons à la folie si bien qu'immergés dans son regard nous en oublions toutes nos peines. La personnalité affective de Raphaël entonne là l'un de ses chants les plus émouvants :

Bienheureux ceux qui pleurent, disait Jésus au bord du lac, et une foule de malades, d'infirmes, de pauvres et de pécheurs... le suivaient ; moi je crois qu'à fixer sur Jésus leurs yeux jusque là gonflés de pleurs, tout joyeux, ils riaient maintenant et bénissaient les plaies et les misères qui étaient ce qui les unissait à Jésus...

²⁷ Cf. OC, 160 ; 184, 924.

²⁸ Cf. OC, 184, 924-925 ; 188, 982 ; 201, 1034 ; 223, 1169.

²⁹ OC, 223, 1169-1170.

Quelle grande intimité entre Jésus et ceux qui pleurent ! Bénies soient les larmes, les peines et les maladies qui sont notre trésor, le seul que nous ayons, ce qui nous rapproche de Jésus, car notre amour pour lui est si faible, si pauvre qu'il ne peut suffire à lui seul ! Quelle immense joie de se voir aimé de Dieu ! De se compter au nombre de ses amis, de le suivre pas à pas à Jérusalem, les yeux fixés sur le divin Visage et bénissant jusqu'à nos propres misères, à cause desquelles Jésus cherche notre regard pour nous atteindre au cœur et nous guérir, nous pardonner, nous aimer à en mourir en croix.

Voilà la folie du Christ... Les yeux fixés sur Jésus, ils ne songent même plus à manger, ne craignent ni le froid ni l'humble pauvreté ; rien n'arrête les êtres épris de Jésus, pas même l'amour de leurs parents ni celui de leurs frères. Dieu seul... Lui seul... c'est la seule pensée que les habite... miracle que produit la folie d'amour³⁰.

Au moment où Raphaël écrit ces lignes où s'unissent les larmes, la consolation et la folie d'amour, sa conscience oblatrice prend toute son envergure et il est pleinement conscient du chemin par lequel Dieu le conduit à travers les diverses expériences de rupture qu'il vient de vivre et qui ont peu à peu démonté son *ego* avec ses idéaux et ses projections, jusqu'à l'humilité et la pauvreté en esprit. Raphaël a connu au cours de ce processus de profondes amertumes en même temps qu'une profonde consolation, dans ses larmes surtout. D'où ses fréquentes affirmations paradoxales de l'union du malheur et du bonheur, de la joie et de la désolation. La plus paradoxale est celle-ci : « Je suis tout à fait heureux à la Trappe parce que j'y suis tout à fait malheureux. » Voyons comment il la justifie :

Il m'est arrivé de sentir une consolation énorme, immense, à me voir abandonné entre les bras de Dieu. Solitude avec Dieu... Personne qui n'en ait fait l'expérience ne peut le comprendre et moi je ne sais l'expliquer. Je peux seulement dire que c'est une consolation éprouvée *seulement* dans la souffrance... ; dans la souffrance solitaire... et avec Dieu, c'est là la véritable joie³¹.

Il ne sait l'expliquer. On ne le comprend qu'à en faire l'expérience et cela suppose d'accéder à cette même conscience oblatrice. Raphaël a chanté ses « murmures d'amour » et a éprouvé des sentiments indicibles : « délices que le monde ignore et ne comprend pas... douceurs ineffables ruminées en silence et que l'homme ose à peine expliquer³². » Il a connu l'unité de ces deux contraires : joies intérieures insoupçonnées, d'une part et d'autre part, « vif désir de

³⁰ OC, 184, 922-923.

³¹ OC, 211, 1093 et 202, 1039.

³² OC, 223, 1170.

souffrir et amour de la croix de Jésus qui, au cœur de la solitude et de la douleur, m'inondent l'âme de paix et de tranquillité à tel point que je ne les échangerais pour rien au monde³³. » Voilà la consolation de la croix, ou le bonheur dans le malheur, même si le terme de « bonheur », ici, est bien inadéquat du fait qu'il exclut toujours son contraire, le malheur, et qu'il s'agit précisément ici d'un bonheur qui non seulement inclut le malheur mais encore grandit au cœur du malheur. Raphaël souligne cette différence lorsqu'il écrit :

Je n'ai rien et j'ai le Christ..., je ne possède ni ne désire rien et je possède et désire le Christ. Je n'ai aucune joie et ma joie, c'est le Christ. Et tout au fond du cœur, je suis absolument heureux, même si ce n'est pas le mot pour désigner l'état de mon âme³⁴.

Plénitude qui ne s'éprouve que dans le vide. *Plénitude* est peut-être le terme le plus adéquat même si Raphaël ne l'emploie jamais. Quoi qu'il en soit, ces douceurs suprêmes sont pour lui ce qu'était la *dulcedo* pour les médiévaux, le symbole du ciel sur terre grâce auxquelles pâtir est « savoureux », la douleur « douce comme le miel » et souffrir « solitude, ennui et tristesse » uni à la croix du Christ, « l'énorme consolation » du cœur. Cela ne veut pas dire pour autant que Raphaël fasse une idole de ces consolations. Sa doctrine leur fait une juste place dans la vie spirituelle. Il les apprécie, mais il n'en fait pas une fin ; ce qu'il aime en réalité c'est la croix du Christ : l'Amour infini cloué au bois. Elles font cependant partie de son trésor intime, si plein de nuances, ce trésor qui permet à son énorme capacité affective d'atteindre l'expression spirituelle la plus belle. Là, sur la « douce croix », notre frère chante son chant le plus personnel ; là, il pleure, là, il s'abîme, là, il s'immerge dans le cœur du Christ. Là, finalement, il se sentira maître de Dieu. C'est pourquoi il écrit : « Mes larmes, Seigneur, ne sont pas celles de la rébellion... mes larmes, Seigneur, je ne les échange contre rien³⁵. »

2. L'indifférence

Si l'expérience de la croix peut être accueillie dans l'expérience de la consolation, nous allons la voir maintenant dans sa relation à la purification de l'âme, aspect du combat spirituel où se situe l'indifférence, cette autre dimension du « savoir souffrir ». On peut définir la souffrance comme un sentiment physique ou psychologique causé par une expérience négative, réelle ou imaginaire, que l'*ego* humain

³³ OC, 207, 1068.

³⁴ OC, 222, 1160.

³⁵ OC, 220, 1132.

ressent toujours comme une négation, une destruction. La souffrance fait mal mais aussi elle humilie, elle abat et nous révèle notre pauvreté et notre néant. Nous rêvions être quelque chose : survient la maladie ou quelqu'autre contretemps et voilà notre idole jetée à terre avec sa parure royale. Notre image se brise et nous restons nus tels que nous sommes venus au monde. L'*ego* ne peut pas s'affirmer dans la croix. Il peut se révolter et même maudire, mais il ne peut s'affirmer en elle.

La croix peut cependant être un chemin privilégié pour parvenir à sa propre vérité et un moyen de transformation : dans la mesure où le moi se rend et accepte sa négation et sa mort, apparaît la « conscience d'humilité » qui est conscience de son propre néant, conscience pure, nue, déprise de toute image, et unique, qui ne s'attribue pas plus d'identité que Dieu n'en met en elle. La conscience humble et dépouillée est la porte de la grâce, de la manifestation du Tout dans le néant de l'âme et de la Vie dans la mort elle-même. En ce sens-là, le chemin de la croix est celui de la pâque : le lieu où le pire devient le meilleur, où la mort se fait résurrection.

Comme tout le monde, Raphaël avait une image de son identité, un *ego* ; aussi, a-t-il éprouvé la croix comme négation et destruction. Il ne l'a cependant pas rejetée mais il l'a intégrée à sa foi christologique, en se laissant « démanteler » jusqu'à rester sans *ego* et accéder ainsi à la conscience d'humilité :

Humiliation ! Comme nous comprenons mal ce terme ! Je me suis rendu compte que pour s'humilier, il faut s'abaisser... Et où vais-je m'abaisser ? Suis-je donc élevé ? La véritable humiliation du chrétien est de se voir élevé. Je ne vois pas d'humiliation à nettoyer le sol ou les toilettes. Je n'ai pas honte de ne pouvoir jeûner et de passer ma vie à voir les forces m'abandonner peu à peu..., forces qui n'étaient pas à moi, et que maintenant Dieu me retire. Est-ce que tout cela m'empêche d'aimer Dieu ? Comme nous nous en tenons facilement à ce qui est externe..., et qu'il nous est rare d'aimer la volonté de Dieu et de nous unir à elle !

L'humilité remplit de paix nos relations avec les hommes. Avec elle, il n'y a pas de discussion, il n'y a pas de jalousie, il n'y a pas d'offense possible... Qui peut offenser ce qui est proprement le néant³⁶ ?

Il n'y a en ce « néant » aucun moi à défendre, c'est pourquoi il n'y a ni humiliation ni offense, l'âme demeure en paix. Mais cela est le terme de la purification ; il faut éprouver auparavant « combien de

³⁶ OC, 172, 834 ; 196, 1009.

chemins tortueux sont à parcourir pour en arriver à la simplicité ». Est simple « le néant en lui-même », la conscience d'humilité. Est tortueux « ce moi qui nous encombre tant », et il en coûte de le démonter jusqu'à « disparaître nous-mêmes³⁷ » et que Dieu lui seul puisse alors « suffire » à l'âme, être l'unique qui lui suffit.

Dieu seul... Ce qu'il en coûte d'arriver à le comprendre et à le vivre... Ce qu'il en coûte de grimper cette petite pente où on abandonne tant de joies, d'affections. D'autres fois, l'âme entière semble réduite en miettes... Il en coûte, Seigneur ! Il en coûte parfois de t'accompagner dans ces solitudes de l'esprit et du corps où tu veux nous emmener !

Jésus, jour après jour, fait son œuvre dans le cœur de ses amis... Pas à pas, il arrache, parfois en douceur, parfois d'un seul coup, tant et tant de choses qui attachent l'âme à la terre et aux créatures... Laissons-le faire, lui... Il est le maître de tout. Et si, en effet, Dieu nous veut pour lui, il nous conduira implacablement à la solitude et là, il nous parlera au cœur³⁸.

C'est dans ce contexte de purification et de combat que se situe l'indifférence, terme ignacien que Raphaël connaît fort bien du fait de sa formation chez les jésuites et de sa pratique des *Exercices spirituels*³⁹, mais qu'il comprend ensuite à la lumière des versets du *Cantique spirituel* de Saint Jean de la Croix : « Point ne cueillerai les fleurs ni ne craindrai les fauves » (Str. 3, v. 3 et 4).

Sous différents noms, le thème est partout présent dans les écrits de Raphaël. Il apparaît et disparaît régulièrement mais on ne le perd pas de vue, aussi est-il possible d'en suivre le développement. On peut y distinguer trois étapes : celle, volontariste, de ses premiers écrits ; l'état de paix et sérénité caractéristique de l'époque de sa maturité ; le détachement total de soi lors de son identification à la volonté de Dieu, propre à son développement ultime quand Raphaël expérimente l'indifférence comme un miracle de la grâce.

³⁷ OC, 128, 631.

³⁸ OC, 184, 914 ; 160, 765.

³⁹ Saint Ignace recommande l'indifférence dès le début de ses *Exercices*, à la fin du « Principe et Fondement ». Saint Jean de la Croix n'utilise pas ce terme mais son propre commentaire du verset de son *Cantique spirituel* « Point ne cueillerai les fleurs ni ne craindrai les fauves » sont sa version personnelle d'un thème par ailleurs traditionnel, quel que soit le nom qu'on lui donne. Pour l'influence de Jean de la Croix sur frère Raphaël, on peut consulter : B. JIMÉNEZ DUQUE, « La experiencia del Hno Rafael a la luz de las enseñanzas de San Juan de la Cruz », dans *Espiritualidad del Hno Rafael*, Venta de Baños, San Isidro de las Dueñas 1984, p. 63... Cf. *El deseo de Dios*... p. 177.

a) – Raphaël commença par essayer d'appliquer à sa vie personnelle la doctrine de l'indifférence telle qu'il l'avait apprise de ses maîtres : la prise de distance intérieure de son vécu, positif ou négatif, auquel sa personnalité hypersensible était si vulnérable. Il n'aspirait pas seulement à dépasser la souffrance en l'intégrant à l'amour et aux larmes de componction. Il se donnait aussi comme idéal de la transcender par cette indifférence ou détachement pour lequel il a toujours lutté.

Ce verset synthétise le combat spirituel mené par Raphaël, il le dit lui-même, au cours des mois qui précèdent sa seconde entrée au monastère. L'indifférence n'est ici nullement synonyme de dédain ni de froidure de cœur. Il en est bien conscient : « Que le Seigneur trouve en nous des âmes indifférentes à toutes peines et toutes joies... mais que cette indifférence ne dégénère pas en apathie ou pis encore⁴⁰. » Elle est plutôt liée à l'amour et dépend du dépassement de l'*ego*, à la fois sujet et victime des expériences contraires. Voyons-en deux exemples, l'un par rapport à sa tante et l'autre par rapport à lui-même :

Pleure autant que tu peux ; ris et réjouis-toi, quand tu le peux. Qu'importe ! Celle qui rit et celle qui pleure, c'est toi..., et toi, tu n'es personne, tu n'es rien... Crois-moi, très chère sœur, le jour où tu seras déprise de tout et de toi, tu verras que tout ce qui nous arrive nous sera bien égal. Ni la souffrance ni la joie n'attireront nos regards... Alors, nous verrons bien mieux Dieu. Nous ne nous regarderons plus autant nous-mêmes.

Seigneur, envoie-moi ce que tu veux, fleurs ou épines, peu importe ! Je ne suis pas obligé de les regarder car te regarder toi me suffit... Nous, quand nous parlons de la croix, c'est pour nous en plaindre égoïstement ; quand nous cherchons la consolation, c'est nous que nous cherchons ; quand nous voulons t'aimer, nous le faisons petitement, nous ne savons pas... Seigneur, je ne peux m'y arrêter parce que si je m'y arrête, c'est par recherche de moi, et en moi je ne trouve rien qui en vaille la peine ; il me faut marcher vers toi, que m'importent les fleurs ? Que m'importent les épines ? Je t'ai, toi, j'ai ton amour, j'ai tout... Quelle joie de se voir en rien et sans rien⁴¹.

L'indifférence est donc en fonction de l'égoïsme. Et même s'il est vrai que c'est un exercice psychologique, il n'est jamais séparé de la perspective christologique, c'est pour cela qu'il l'entend comme une façon d'aimer Dieu : celle du détachement, de l'oubli de

⁴⁰ OC, 127, 631.

⁴¹ OC, 94, 323-324.

soi et de l'abandon. Ou encore, comme une participation à l'anéantissement du Christ. La référence christologique situe l'indifférence au-delà de la simple prise de distance psychologique des va-et-vient de l'âme pour s'élever au niveau de l'oblation de soi en union au Christ. Mais cela suppose tout un cheminement.

b) – À partir de sa troisième entrée au monastère, le thème se déploie en lien avec l'évolution intérieure propre à cette époque de sa vie. Ce sont des mois de grande maturation spirituelle au cours desquels il personnalise de manière décisive sa science de la croix. À la suite de tristes circonstances impossibles à décrire ici, Raphaël fait une seconde rechute de la maladie qui l'écarte de la vie communautaire et le confine à l'infirmerie, où il fera l'expérience de l'isolement et de la solitude. Mais cette situation négative s'avère très féconde à d'autres points de vue, car Raphaël y vivra une véritable expérience de désert. Là, l'indifférence, ou détachement, prendra la forme d'une profonde paix intérieure au cœur de son abandon, ce ne sera plus « théorie appliquée » mais expérience personnelle. Les longues et lentes heures de solitude qu'il passe à l'infirmerie à prier, méditer, écrire, dessiner et aussi, bien entendu, à pleurer, font mûrir en lui un profond détachement de tout le créé et grandir la nostalgie de la vie éternelle, après laquelle il soupire de plus en plus. C'est l'époque des méditations du cerf assoiffé, de la folie du Christ, de l'impatience de la mort apaisée par le « savoir attendre » et la conformité à la volonté de Dieu :

Qu'il est doux de peiner pour celui qui attend. Qu'il est doux d'attendre d'un cœur paisible. Qu'elle est joyeuse la tranquillité de qui ne désire rien⁴².

Raphaël vit un profond apaisement dans ce qu'il appelle « la douce tranquillité de l'amour qui attend ». Cette paix, cette tranquillité, jaillissent en même temps de son désir ardent de Dieu et de la croix pleurée avec le Christ. Le froid de l'église en hiver, le sommeil durant les vigiles nocturnes, la faim, la soif, les tentations, le poids de la maladie, le souvenir parfois des délices de la vie passée, les humiliations et contradictions de chaque jour, les misères et les faiblesses d'une nature dont nous sommes bien obligés de reconnaître qu'elle nous vainc, tout cela pèse. Mais, et c'est surprenant, « le Christ vient et me dit : voici ta paix⁴³ ». La paix dans la bataille, au cœur même de la souffrance. Une fois encore, les expériences opposées se rejoignent.

⁴² OC, 172, 638.

⁴³ OC, 176, 859.

Peu avant sa dernière sortie du monastère due à une recrudescence alarmante de la maladie, il retrace lui-même, de façon synthétique, tout ce qu'a supposé cette dernière période, dans une lettre écrite à son oncle Polin. Il y parle déjà d'un « chemin », le sien, propre, personnel, appris à base de crises et de conflits. L'indifférence y reçoit le nom de « sérénité » :

Écoute-moi, frère. Sur le chemin par lequel Dieu me mène et que Dieu seul et moi connaissons, j'ai trébuché bien des fois, j'ai connu l'amertume la plus profonde, j'ai dû renoncer sans cesse, j'ai essuyé la déception. Jusqu'aux joies que je croyais les plus saintes, le Seigneur me les a retranchées. Qu'il en soit béni.

Eh bien, tout cela m'était nécessaire... la solitude m'était nécessaire. Le renoncement à ma volonté était nécessaire. La maladie était et demeure nécessaire.

Pourquoi ? Eh bien, regarde, au fur et à mesure que le Seigneur m'a mené ici et là, sans lieu fixe, il m'a enseigné ce que je suis, me détachant tantôt en douceur, tantôt rudement des créatures..., dans tout ce cheminement que moi je vois si bien, j'ai appris une chose et mon âme en a été transformée... je ne sais si tu me comprendras, mais j'ai appris à aimer les hommes tels qu'ils sont, et non tels que moi je voudrais qu'ils soient, et mon âme, avec ou sans croix, bonne ou mauvaise, ici ou là, que Dieu la mette où qu'il veuille, et comme il lui plaira, mon âme a souffert une transformation... Je ne sais comment dire, il n'y a pas de mots..., mais moi je l'appelle sérénité.

C'est une paix très grande pour souffrir et pour se réjouir... C'est se savoir aimé de Dieu, malgré notre petitesse et nos misères..., c'est une joie douce et sereine quand nous nous abandonnons pour de bon en ses mains ; c'est un silence avec tout l'extérieur bien que l'on soit en plein au cœur du monde. C'est le bonheur du malade, de l'infirmes, du lépreux, du pécheur, qui, en dépit de tout, suivait le Nazaréen sur les chemins de Galilée... tout est sérénité dans l'attente⁴⁴.

C'est la pédagogie divine qui conduit au vrai détachement ; elle le fait à travers la croix, les expériences de rupture : « tantôt en douceur, tantôt rudement », car il est des pas que la créature ne peut franchir d'elle-même tout comme elle ne peut aller au-delà de sa mesure propre. L'*ego* peut s'entraîner à adopter des attitudes d'indifférence, mais il ne peut se transcender lui-même et il doit toujours finir par accepter la purification de la grâce.

c) – Son dernier retour au monastère lui a fait traverser la crise la plus profonde de sa vie, celle où il a déployé toute son envergure

⁴⁴ OC, 176, 859.

humaine et spirituelle : humaine dans le dépassement intérieur de soi, spirituelle dans sa fidélité sans faille à suivre le Christ et sa vocation propre. Il ne nous revient pas de décrire les faits et leurs circonstances⁴⁵, ni le développement de la crise. Nous dirons simplement qu'à travers elle Raphaël assiste, émerveillé, à son ultime transformation personnelle qu'il n'hésite pas à qualifier de miraculeuse. Elle s'est opérée en peu de temps, à peine plus d'un mois, le dernier de sa vie, avant de s'envoler en Dieu. Mais c'est en ce peu de temps qu'il a écrit ses textes les plus achevés sur la science de la croix, et le thème de l'indifférence atteint alors son plein développement, comme faisant partie du miracle de la grâce :

Seigneur... quel divin miracle as-tu fait en mon âme ? Où sont mes peines ?... Où, mes joies ? Où, mes illusions ? Tout s'est envolé. Mes peines étaient égoïsme, mes joies vanité... Mes illusions, tu les as fait disparaître au souffle de ton amour... Je voudrais bien me taire... mais écrire cet immense miracle que tu réalises en mon âme, même si personne jamais ne le lira, te donne, me semble-t-il, un tout petit peu de gloire, car mon écriture souvent est prière⁴⁶.

Raphaël attribue ce miracle tout d'abord à la providence de Dieu sur sa vie. Il l'attribue ensuite à l'amour du prochain et à l'indifférence. Écoutons-le :

L'une des transformations que Jésus a opérées en mon âme, c'est l'indifférence. J'en suis moi-même émerveillé car je vois que j'ai fini par comprendre quelque chose que je ne comprenais pas auparavant. Je savais que le fait de ne rien désirer est très agréable à Dieu et que c'est le chemin à suivre pour parvenir à faire sa volonté... mais cela je le savais par la lumière de l'intelligence... je comprenais une si sublime doctrine par la raison. Je désirais acquérir cette vertu de la sainte indifférence et je l'ai demandée à Jésus⁴⁷.

On voit bien ici le passage du volontarisme initial à l'œuvre de la grâce. De plus, la nouveauté maintenant consiste en ce que l'indifférence, liée au non-désir, est associée à l'unification avec la volonté de Dieu, thème omniprésent en ses derniers écrits, volonté qu'il considère comme son « unique Règle » de vie. Il en viendra à lui témoigner une réelle passion ou, comme il le dit, un « immense désir » de l'accomplir, de s'y plonger, de s'y noyer, de l'aimer à en mourir et de ne vivre que pour l'accomplir⁴⁸. Qui aime vraiment

⁴⁵ Cf. *El deseo de Dios...* p. 266s.

⁴⁶ OC, 213, 1102-1105.

⁴⁷ OC, 222, 1155.

⁴⁸ OC, 215, 1111.

Dieu ne peut faire moins que « vouloir seulement ce que Dieu veut ». Il n'existe pour lui aucun autre vouloir que celui-ci. La méthode pratique pour la réaliser pourrait tenir en cette simple affirmation : « Dis-moi, Seigneur, quelle est ta volonté et je mettrai la mienne à tes côtés⁴⁹. »

En tout acte volontaire personnel, il s'agit de choisir toujours « ce » vouloir concret qui est conforme à la volonté divine, et non un autre car alors notre volonté ne serait pas unifiée à celle de Dieu. De là justement vient l'indifférence envers les désirs propres qui ne sont pas celui de Dieu :

Si nous sommes vraiment unis par amour à sa volonté, nous ne désirerons rien qu'il ne désire, nous n'aimerons rien qu'il n'aime, et étant abandonnés à sa volonté, quoi qu'il nous envoie, en quelque lieu qu'il nous mette, cela nous sera indifférent... Quoi qu'il veuille de nous, non seulement cela nous sera indifférent mais encore cela nous sera agréable⁵⁰.

N'ayant plus d'autre vouloir propre que celui de Dieu, la volonté est comme vidée et déprise de soi et les désirs particuliers perdent leur importance, comme oubliés et « disparaissants » du champ d'intérêt personnel. Raphaël trouve joie et paix dans cette dépossession, avec la sensation d'être libéré d'un grand poids : celui de sa volonté propre. « Le seul désir qui me reste, c'est une grande envie d'obéir. Je voudrais ne plus disposer de rien par moi-même, mais que tout, absolument tout, me soit ordonné⁵¹. » Ce qui, bien entendu, n'a rien à voir avec la servilité et la pusillanimité. Nous sommes seulement à un autre niveau de conscience, dans le non-*ego* ou conscience d'humilité où il n'existe pas de contraires qui s'opposent.

– *La divine école de la croix*

Nous avons vu comment l'indifférence, d'abord exercice plus ou moins psychologique de détachement intérieur du vécu, des pensées et des désirs, devenait ensuite un autre aspect de l'amour oblatif et anéanti, fruit de cette identification au mystère de la croix que Raphaël a toujours vécu, et surtout lors des derniers mois de sa vie, en aimant à la folie le « Divin Cœur », le mystère de l'Amour Crucifié, et sans avoir ni pouvoir avoir d'yeux pour rien d'autre. La croix, lieu où l'Amour se rend vulnérable, est aussi, pour Raphaël comme pour beaucoup d'autres, le lieu par excellence où l'âme

⁴⁹ OC, 209, 1088.

⁵⁰ OC, 221, 1156.

⁵¹ OC, *Ibidem*, 1158.

s'éprend et s'émeut du Dieu qui nous a pris en pitié jusqu'à la croix. De là, l'indifférence à tout ce qui lui est propre :

Quelle grande joie de pouvoir vivre au pied de la croix. Là, je trouve Marie, saint Jean et tous ceux qui t'aiment. Là, il n'y a pas de douleur, car en voyant la tienne, Seigneur, qui ose souffrir ? Là, on oublie tout, il n'y a aucun désir d'être heureux, et personne ne pense à souffrir... À la vue de tes plaies, Seigneur, une seule pensée habite l'âme... L'amour..., oui, l'amour pour adoucir tes blessures, l'amour pour essuyer ta sueur, l'amour pour alléger une douleur si immense...

Laisse-moi vivre au pied de la croix, sans penser à moi, sans rien vouloir ni désirer, si ce n'est de contempler, à en devenir fou, le sang divin qui inonde la terre... Laisse-moi, Seigneur, vivre au pied de la croix..., le jour, la nuit, durant le travail, le repos, la prière, l'étude, le repas, le sommeil... toujours... toujours. C'est dans la croix que j'ai appris le peu que je sais... c'est dans la croix que j'ai toujours fait oraison et méditation... Vraiment je ne connais pas d'endroit meilleur ni ne parviens à en trouver..., alors, restons-y⁵².

Là, il veut placer sa cellule et sa couche, « à l'ombre du rude bois », et demeurer immobile, accompagner Marie au calvaire, comme un fidèle disciple de « la divine école de la croix », pour comprendre le cœur du Christ et apprendre cette science que le Seigneur nous enseigne du haut du Golgotha.

La croix de Jésus nous offre l'exemple et le modèle pour transfigurer nos souffrances en les unissant aux siennes et à sa façon de les vivre. Il n'est, dans ce sens-là, de négativité qui ne puisse être référée au Christ, qu'il s'agisse du poids de la solitude : « Toi, tu es sur la croix et tu y es seul... les créatures t'ont abandonné, le ciel s'est obscurci... seul demeure, dans le silence du Golgotha, un Dieu cloué sur la croix⁵³ », qu'il s'agisse des plaintes intérieures issues de la souffrance : « du haut de sa sainte croix » le Christ « me montre ses plaies d'où coule un sang innocent, il me montre un visage qui dans l'agonie et la douleur n'exprime aucune plainte mais dit des paroles d'amour et de pardon⁵⁴ ». On peut apprendre toutes les vertus à cette école : l'humilité, la patience, la douceur, la tolérance, la pauvreté, l'abnégation, le pardon. Du haut de la croix, le Christ donne des leçons ineffables, que jamais nous ne pourrions comprendre, et encore moins imiter, suffisamment :

⁵² OC, 203, 1046-1047.

⁵³ OC, 214, 1102.

⁵⁴ OC, 221, 1146.

Ce n'est qu'en accourant à toi que l'on apprend... c'est seulement au pied de la croix, en t'y voyant cloué, que l'on apprend à pardonner, que l'on apprend l'humilité, la charité et la douceur... Que viennent alors les mépris, que viennent les humiliations, que viennent les coups de fouet de la part des créatures..., qu'importe ! Avec toi à mes côtés, je peux tout... La prodigieuse, l'admirable, l'ineffable leçon que tu m'enseignes du haut de ta croix me donne la force de tout vivre.

Toi, on t'a craché dessus, on t'a insulté, on t'a flagellé, on t'a cloué au bois, et étant Dieu, tu pardonnais, humble, tu te taisais et même tu t'offrais... Que pourrais-je dire, moi, de ta passion ? Mieux vaut que je n'en dise rien et que je garde en mon cœur toutes ces choses que l'homme ne pourra jamais parvenir à comprendre.

Christ Jésus, apprends-moi à souffrir... Apprends-moi cette science qui consiste à aimer le mépris, l'injure, l'abjection... Apprends-moi à souffrir avec cette joie humble et sans cris qui est celle des saints... Apprends-moi à être doux avec ceux qui ne m'aiment pas ou me méprisent... Apprends-moi cette science que tu montres au monde entier, du haut du calvaire⁵⁵.

Raphaël identifie complètement, au moins depuis les écrits de sa maturité, folie de l'amour et folie de la croix, exprimée parfois en prières qui sont d'authentiques transports d'un cœur qui implore, « poussant gémissements et hurlements... désireux de devenir fou..., fou de ta très sainte croix⁵⁶ ». Folie de la croix, amour de la souffrance, de l'injure, de l'abjection, qui peut le comprendre ? Il faut pour cela accéder à cette conscience qui voit la douleur du cœur du Christ et se rend par amour, et même par compassion pour lui, pour son anéantissement infini, telle qu'elle veut non seulement essayer sa sueur mais encore partager sa passion elle-même, son abandon et son offrande.

Il sait qu'il n'est pas facile de comprendre cet amour de la souffrance : « beaucoup d'âmes, même religieuses, l'ignorent. » Car

pour comprendre la croix, il faut l'aimer, et pour l'aimer il faut souffrir et non seulement souffrir mais aimer la souffrance... et en cela... qu'ils sont peu nombreux, Seigneur, ceux qui te suivent jusqu'au calvaire⁵⁷ !

Comment apprendre la croix si ce n'est au pied de la croix ? Raphaël, une fois de plus, ne sait l'expliquer... ou, peut-être, le sait-il :

⁵⁵ OC, 221, 1145 et 1148.

⁵⁶ OC, 203, 1049.

⁵⁷ OC, 220, 1136-1139.

Cela, le monde ne le comprend pas... c'est très difficile. Je sais que c'est une grâce de Dieu, mais je ne sais l'expliquer... Il est si difficile d'expliquer pourquoi on aime la souffrance ! Mais je crois que cela s'explique, car ce n'est pas la souffrance en tant que telle qui est aimée mais telle qu'elle est en Christ, et celui qui aime le Christ aime sa croix. Et là, je ne sais en dire plus même si je le comprends⁵⁸.

Ce texte fondamental offre la clé, au soir de sa vie, pour comprendre toutes ses affirmations sur la souffrance. Son sens christologique y est sans faille : il ne s'agit pas d'aimer la souffrance en soi – ce serait masochisme et morbidité – mais telle qu'elle est en Christ. Et quelle est la souffrance du Christ sinon le fruit de la révérence et l'anéantissement de l'amour, de sa « com-passion » et de sa « condoléance » pour le monde, exprimée par le don de soi jusqu'à la croix ? Et cette douleur de l'Amour, qu'a-t-elle assumé si ce n'est toute douleur et toute croix née du péché et du malheur pour la convertir en oblation d'amour ? Ce que Raphaël aime donc dans la souffrance – dans la sienne comme dans celle du Christ – c'est l'Amour même en son visage douloureux, compatissant et anéanti. En termes plus techniques, Raphaël aime la croix du Christ *per se*, et la sienne dans la mesure où il la comprend comme une participation à celle du Seigneur. Et cela, autant quand il expérimente la grâce de la consolation divine que lorsqu'il éprouve la croix dans la sécheresse et le dénuement, comme ce sera si souvent le cas. Il aime la douleur du Christ, la douleur de l'Amour ; il vit la sienne propre comme une « toute petite participation » à cette infinie générosité à laquelle il communique par sa croix de créature.

C'est un peu cela qu'il comprend, ou plutôt qu'il pressent sans savoir très bien l'expliquer, comme une illumination intérieure ; car enfin, le mystère de l'amour qui se cache dans le côté ouvert du Christ est insondable pour l'esprit humain qui ne parvient jamais à unir les contraires :

Mais je sais bien... une voix intérieure très douce m'explique tout..., quelque chose en moi, qui vient de toi et que je ne sais expliquer, me déchiffre ce mystère incompréhensible à l'homme... Moi, Seigneur, je le comprends à ma façon..., c'est l'amour... Tout est là. Je le vois bien, Seigneur..., je n'en demande pas plus..., *c'est l'amour*, qui pourra expliquer l'amour du Christ⁵⁹ ?

Raphaël assimile trois choses : passion du Christ, croix du Christ et cœur du Christ. Si la croix est la forme extérieure de la passion,

⁵⁸ OC, 217, 1125-1126.

⁵⁹ OC, *ibidem*.

l'amour en est l'essence intérieure et comme le cœur de cette croix. Le terme de croix renvoie à son aspect sacrificiel, douloureux, révérencieux, anéanti. Le symbole du cœur en souligne plutôt l'amour. Un amour, ou un cœur qui justement ne peut s'entrevoir qu'à travers la blessure ouverte du côté. C'est pourquoi la croix, ou la souffrance du Christ, n'est pas autre chose que la blessure de l'amour.

Jamais Raphaël n'avait parlé du cœur du Christ comme dans ses derniers écrits. L'expression n'apparaissait auparavant que très rarement. Il veut maintenant y placer sa cellule, s'y hisser par la fente laissée par la lance⁶⁰ ; il veut y reposer la tête, comme saint Jean, le disciple aimé⁶¹, pour en écouter l'enseignement : les battements intimes et le tendre murmure que l'on ne peut entendre qu'en faisant taire tout le reste et en écoutant de tout près :

Que se taisent les hommes, que se taisent les créatures... Taisons-nous à tout pour entendre dans le silence les murmures de l'amour, de l'amour humble, de l'amour patient, de l'amour immense, de l'amour infini que nous offre Jésus, les bras ouverts, du haut de la croix.

Le monde insensé n'écoute pas... il court, fou et insensé, enivré de son propre bruit..., il n'entend pas Jésus qui souffre et aime du haut de la croix.

Mais Jésus a besoin d'âmes qui l'écoutent en silence. Jésus a besoin de cœurs qui, oublieux d'eux-mêmes, éloignés du monde, adorent et aiment avec frénésie et à la folie son cœur douloureux et déchiré par tant d'oubli. Mon Jésus, doux maître de mes amours, prends le mien⁶².

Voilà sa version de la vocation du moine et, finalement, de sa propre vocation. On perçoit ici le contraste, exprimé ailleurs avec force, entre la sagesse du monde qui, en réalité, est folie et la folie de la croix qui est en fin de compte la sagesse de Dieu. Le monde vit dans l'oubli ou l'inconscience spirituelle et a besoin d'« écoutants » de cette parole d'amour qui bat et se cache dans le cœur du Christ. Il a besoin d'apprendre la science issue de la croix, qui est folie pour les sages de ce monde. Ces derniers cherchent Dieu où il n'est pas : dans une autre science très souvent pleine de vaines discussions et presque toujours d'orgueil. Comment penser que Dieu, on ne le rencontre que dans le détachement d'une croix ?

⁶⁰ OC, 211, 1097.

⁶¹ OC, 225, 1175.

⁶² OC, 221, 1148-1149.

S'ils savaient, ces savants qui cherchent Dieu dans la science et dans d'éternelles discussions... Si les hommes savaient où trouver Dieu... Ignorants et insensés qui cherchez Dieu où il n'est pas. Écoutez et étonnez-vous. Dieu est dans le cœur de l'homme quand ce cœur vit détaché de tout ce qui n'est pas lui. Dieu est dans le cœur détaché..., dans le silence de la prière, dans le sacrifice volontaire de la douleur, dans le vide du monde et de ses créatures... Dieu est sur la croix, et aussi longtemps que nous n'aimerons pas la croix, nous ne le verrons pas, nous ne le sentirons pas. Que se taisent les hommes qui ne savent que faire du bruit⁶³.

Oui, que les savants s'étonnent et se taisent. Qu'ils s'étonnent de la merveille d'un Dieu possédé dans cette dépossession qui a pour symbole une croix. Car le miracle le plus grand, ce n'est pas tant que Dieu ait transfiguré la petite croix du frère par sa paix, ses consolations intérieures qui distillent la douceur, la sainte indifférence ou la tendresse compatissante pour le prochain. Le miracle, c'est que tout cela soit ainsi parce que sur la croix, se trouve Dieu lui-même. Sinon, il n'y aurait pas de transfiguration.

Comme il n'y a pas d'*ego* sur la croix et qu'en outre elle est l'expression d'une compassion infinie, ce qui naît d'elle est aussi une infinie compassion. Nous pensons que Raphaël a vécu ses derniers jours sur terre immergé dans cette expérience. Nous avons déjà cité quelque texte important à ce sujet en parlant de la conscience oblatrice. On pourrait en mentionner plusieurs autres mais nous n'en retiendrons qu'un seul, écrit trois jours avant sa mort, à cause de son ouverture à l'universel :

Quelle grande douceur m'inonde quand je pense aux faveurs si profondes que me fait Jésus. Comme mon âme s'inonde de vraie charité envers l'homme, envers le frère faible, malade... Comme elle comprend et avec quelle douceur elle excuse la faiblesse qui auparavant la faisait souffrir lorsqu'elle la voyait chez le prochain... Ah ! Si le monde savait ce qu'est aimer un peu Dieu, il aimerait aussi le prochain.

En aimant Jésus, en aimant le Christ, on aime aussi, forcément, ce qu'il aime. Est-ce que Jésus n'est pas mort d'amour pour les hommes ? Eh bien, en transformant notre cœur en celui du Christ, nous ressentons et remarquons aussi ses effets... Et le plus grand de tous, c'est l'*amour*..., l'amour de la volonté du Père, l'amour du monde entier qui souffre, qui pâtit... C'est le père, le frère lointain, qu'il soit anglais, japonais ou trappiste. L'amour de Marie... bref, qui pourra comprendre le cœur du Christ ? Personne, mais il en est un qui

⁶³ OC, 209, 1085-1087.

reçoit de petites étincelles de ce cœur..., bien cachées..., bien silencieuses, sans que le monde en sache rien⁶⁴.

Tel est le fruit de la croix transfigurée, de la passion qui n'est pas dégradation de l'être mais passage vers la créature nouvelle et vers le royaume de la charité universelle. C'est là la réponse chrétienne au problème de la souffrance. Depuis que le Christ est sur la croix, l'Amour est sur la croix : sur la sienne d'abord mais aussi sur la nôtre dans la mesure où nous la vivons sans perdre de vue cette référence. Alors, en nous comme en Jésus, le chemin de la croix sera le chemin de la pâque, celui de la résurrection, celui de la mort du vieil homme, de cet *ego* qui voudrait subsister éternellement, et celui du surgissement de l'homme nouveau. Alors la négativité du monde sera crucifiée et brûlée au feu d'un « amour eucharistique » et d'une compassion infinie.

De par sa nature religieuse, Raphaël est pur désir de Dieu, cerf assoiffé et donc témoin par excellence de la tradition spirituelle du *cor inquietum*. De par sa formation religieuse, de par l'époque où il a vécu, de par son expérience personnelle de la souffrance vécue à la lumière d'une foi cohérente avec elle-même jusqu'au bout, il est le parfait représentant de la christologie de la *kénosis*, de l'Amour qui assume en son anéantissement et son déchirement la condition déchirée et souffrante de la créature. Cette christologie est le fondement de la ligne dominante de la piété chrétienne occidentale, depuis les temps modernes surtout, devançant la christologie johannique du *Logos* prédominante dans l'Orient chrétien. Mais rappelons-nous que Raphaël n'est pas un théoricien de la spiritualité, il vit ce dont d'autres font la théorie. C'est ainsi que, comme d'autres jeunes de son temps, sa christologie bien concrète l'a amené à faire de sa vie une véritable immolation d'amour.

Antonio M. Martín
FERNÁNDEZ-GALLARDO, *ocso*

Monasterio Cisterciense
Santa María de Las Escalonias
E – 14740 HORNACHUELOS (CÓRDOBA)

⁶⁴ OC, 223, 1168.